Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 31

Artikel: Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis : [suite]
Autor: Assollant, Alfred
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176668

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Première Année. — N° 31. LE Samedi 27 Juin 1863.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le tabac et la société.

Le tabac est-il une plante ou une idée? C'est, me direz-vous, un végétal, sans nulle contestation. Végétal tant que vous voudrez, mais quoi qu'on en dise, il y a quelque chose de surnaturel dans le tabac. C'est plutôt une idée, un principe. — Notre époque est si pressée de vivre, qu'elle n'a plus même le temps de bourrer une pipe, et encore bien moins celui de la nettoyer. Une feuille de tabac roulée sous le nom de cigare, allumée à la hâte, fumée en courant, voilà tout ce que notre agitation moderne nous permet. On peut donc, pour être nouveau, raconter les gloires passées du tabac, de la pipe et de la tabatière. Le tabac est une idée. Le dictionnaire des sciences médicales nous dit avec honneur : « Rien ne prouve davantage la bizarrerie des choses humaines, que l'histoire du tabac. Une herbe ignorée du monde entier, si ce n'est de quelques sauvages de l'Amérique, est apportée en Europe; aussitôt elle change la face et les mœurs des habitants de cette partie du globe, elle crée une jouissance de plus, un besoin de première nécessité pour un grand nombre de personnes. Les gouvernements, habiles à profiter de ce qui peut augmenter leurs ressources, assoient, sur ce fragile végétal, leur plus ferme revenu, et l'univers se trouve, pour ainsi dire, tributaire d'une herbe âcre et sale. »

Il est de fait qu'il n'existe aucune religion qui soit aussi répandue que le tabac; son empire s'étend par dessus tous les empires; c'est le seul point sur lequel tous les humains soient d'accord; en vain la politique, les intérêts, les distinctions sociales nous divisent; grands et petits, riches et pauvres, sectateurs des religions les plus diverses, les plus opposées, nous venons tous nous jeter dans les bras du tabac. Seulement, chacun le prend à sa manière, il y a une grande variété dans l'emploi.

Le tabac a eu, comme tout ce qui est grand, comme tout ce qui est noble, les honneurs de la persécution. Amurath IV, empereur turc, le czar de Russie et le schah de Perse, prononcèrent ensemble qu'on couperait le nez à qui se servirait de tabac. Sa sainteté le pape Urbain VIII prononça une sentence d'excommunication majeure contre ceux qui en prendraient à l'église. Le roi Jacques Ier d'Angleterre se donna la peine d'écrire un livre contre le tabac. Tout cela fut inutile, on n'arrête ni le tabac, ni la civilisation, ni le progrès. Le tabac a tout surmonté, le tabac trône en Turquie, en Perse, en Russie, en Angleterre, il résiste à la régie, à l'impôt; il l'emporte sur tout. C'est donc plus qu'une plante, c'est une idée. Depuis la découverte de l'Amérique et l'invention de l'imprimerie, le genre humain a mal aux nerfs; pauvre fiévreux, il se tourne et se re-

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

On devine que miss Cora Butterfly, si facilement séduite par l'espérance d'épouser un riche Français et de déployer ses grâces dans un salon de Paris, fut vivement émue en apprenant l'arrivée d'un jeune lord, neveu, disait-on, du dernier gouverneur général des Indes, et appelé lui-même aux plus hautes destinées. On racontait des merveilles de sa fortune et du crédit dont il jouissait à la cour d'Angleterre. En quelques jours, grâce aux bruits habilement semés par Roquebrune lui-même, le lord n'était rien moins que le gouverneur général des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord. On savait de bonne part que le précédent gouverneur venait d'envoyer à Londres sa démission, et que son successeur devait négocier à Washington un traité d'alliance avec le président de la république américaine. Les gens de New-York, bien que fort occupés de leurs affaires, ont encore du temps pour imaginer ou répandre les *puffs* les plus extraordinaires. On devine quel effet de tels bruits produisirent sur l'esprit aventureux de la belle Cora. Le jour même où elle rêvait la conquête d'un gouverneur du Canada, elle reçut deux lettres, l'une de son père et l'autre de Bussy. Le vieux Butterfly lui rappelait les conditions du marché qu'il avait conclu, et la pressait de revenir à Scioto-Town. Bussy, de son côté, feignait le plus amoureux empressement, et la menaçait d'un voyage à New-York.

« Qu'il s'en garde bien ! pensa Cora. Qui sait ce que le hasard peut amener?... »

Elle écrivit à Samuel :

« Mon cher père, dans huit jours je serai à Scioto-Town. Jusque-là, prenez patience; vous pourriez regretter de m'avoir trop

tourne sans trouver la bonne place. Nous avons fait, défait et refait des constitutions, nous avons dit: « maintenant l'ordre public est fixé, reposons-nous! » Inutile! La providence nous crie : « Marche! marche! » elle nous a envoyé avec l'agitation le houblon et le tabac pour nous calmer. Le tabac est une idée. Les Illinois regardent le tabac comme une chose mystérieuse et religieuse. La pipe, ornée de plumes et de dessins, apparaît dans toutes les cérémonies publiques, seulement leur pipe s'appelle calumet. Aucun traité, surtout de paix, aucun acte important ne se passe sans le calumet. Un employé frotte le corps du grand chef avec le calumet, puis il l'allume, lance une bouffée de tabac vers le ciel, une autre vers la terre, une troisième vers l'horizon, puis il passe la pipe, le calumet, veux-je dire, au grand chef, qui le fume, et tout le monde se met à fumer. Dès lors l'acte est solennisé. Le traité est fait, on l'observera consciencieusement. Le musulman offre sa pipe en signe d'amitié et d'alliance. Le tabac est une idée. Accroupi sur son divan, le Turc fume un tabac mêlé d'arômes; près de lui est une tasse de café comme nous n'en avons point et n'en aurons jamais ; des chanteurs accompagnés d'instruments chantent une histoire, comme on n'en a qu'en Orient, de belles esclaves aux formes suaves dansent cette histoire en pantomime. C'est un plaisir de l'esprit, c'est une idée. L'Allemand a une chambre, sanctuaire où il tient ses livres favoris, ses tableaux de prédilection, ses fleurs favorites ; à un meuble sont suspendues ses pipes, toutes portant le nom d'un ami, le souvenir d'un mariage, d'une naissance, d'un évènement. C'est là que l'Allemand fume et se recueille, il y repasse son passé, fait ses plans d'avenir, se remet en possession de lui-même. Nous autres Vaudois, après 1830, nous avions des pipes qui représentaient nos idées, l'écusson vaudois, la croix fédérale, le génie de la liberté, le buste de Calvin, une idée, un principe; la pipe était une profession de foi. Nous rêvions à l'âge d'or. Aujourd'hui la pipe, la foi et l'espérance ont disparu, nous avons des cigares qui ne représentent plus rien. Le brûle-gueule, oh! consacrons lui deux lignes, on s'en sert pour passer la faim. J'ai connu des hommes de talent qui fumaient n'ayant rien à manger. Nous publions des traités religieux, nous envoyons des bibles aux sauvages, et nous laissons l'indigence fumer pour calmer les tourments de la faim. Cela ne fait pas honneur à notre christianisme.

(*A suivre.*) J. Z.

Les Lausannois au mois de juin.

Les mois de mars et d'avril ne sont que les précurseurs de la belle saison ; ils nous offrent les premiers beaux jours, les premiers gazons et quelques fleurs timides encore, qui ne déplient leurs frêles corolles qu'aux revers des tertres et à l'abri des haies. Au mois de mai, la nature, encore hésitante, nous fait souvent reprendre les habits d'hiver trop tôt resserrés au fond de l'armoire. Mais juin nous apporte avec assurance toutes les richesses de la végétation; les longs soleils se succèdent, le bleu du ciel est pur et profond, des millions d'insectes se jouent dans l'air imprégné d'agréables senteurs, les oiseaux volent sur tous nos pas, frétillent dans toutes les branches, égaient de leur joyeux babil les buissons, les haies et les bosquets.

C'est alors que le Lausannois prend ses ébats,

Le riche va séjourner dans une campagne à quelques lieues de la capitale, ou faire une cure de bains dans quelque riante vallée des Alpes pour améliorer sa santé qu'il croit affaiblie, pour se reposer des fatigues que lui cause l'administration de sa fortune..... Oh! que cette fatigue serait douce à tant d'autres!

Le pauvre, qui ne peut s'accorder de telles jouissances, l'ouvrier, qu'un long hiver a retenu dans l'atelier humide ou la mansarde étroite, n'a que l'après-midi du dimanche pour se délasser de ses travaux. Après s'être paré de son plus bel habit, sur lequel se rabat un col de chemise blanc comme neige ; après avoir ramené soigneusement deux mèches de cheveux sur ses tempes et pris sa canne de bois de chêne ou de vigne sauvage, il quitte la ville accompagné de sa famille

---

pressée d'exécuter un marché sur lequel vous ne m'avez pas consultée. Recevez toujours M. Bussy comme un gendre futur : il est bon d'avoir deux cordes à son arc. En attendant, agréez, cher père, l'expression de la tendresse de votre dévouée

« Cora. »

Le même jour, elle écrivit à Bussy :

New-York, 14 août 184...

« Je vous remercie, monsieur, du choix que vous avez bien voulu faire de moi pour votre femme. Dois-je l'avouer? Mon cœur peut-être avait prévenu le vôtre, et, si je montrai d'abord quelque froideur, croyez qu'il n'en faut accuser que la réserve qui qui est l'arme naturelle de mon sexe. Je voulais éprouver votre constance. Aujourd'hui je sais et je sens combien vous m'aimez, et moi aussi je vous aime.

« Mon père me presse de partir aujourd'hui même pour Scioto; mais mon père est un homme d'affaires exact et probe, qui ne connaît que ses échéances. Il n'entend rien aux délicatesses de l'amour. De bonne foi, monsieur, le mariage est-il un paiement qu'on doive faire à époque fixe, et n'est-ce pas froisser la sainte pudeur de la femme que de la presser trop vivement dans une circonstance aussi solennelle? Soyez assez bon pour faire comprendre à mon père qu'on n'expédie pas une fiancée par le chemin de fer comme un simple colis, et qu'il y a des ménagements à garder avec le monde. C'est le premier service que je vous prie de me rendre, et, si vous avez pour moi tout l'amour que vous me jurez, et auquel je crois, vous ne me refuserez pas un délai de quelques jours.

« Voulez-vous savoir le secret de ces retards? On ne se marie pas sans robe, et j'attends de France une robe qui est une perle véritable, et dont les dentelles doivent faire mourir de jalousie toutes les *belles* de New-York. Voudriez-vous que votre femme fût habillée comme tout le monde le jour de son mariage? Excusez ma frivolité, et croyez-moi, cher Bussy, votre obéissante et tendre

« Cora. »

(La suite prochainement.)